MYRR. Où ?

SARD. Avec Baal, Nemrod et Sémiramis, seul monarque en Assyrie, ou ailleurs avec eux encore. Le destin m'a fait ce que je suis. — et il peut faire que je ne sois plus rien, — mais il faut que je sois cela ou rien; je ne vivrai pas avili.

MYRR. Si tu avais toujours pensé ainsi, personne n'eût osé songer à t'avilir.

SARD. Et qui le fera maintenant ?

MYRR. Ne soupçonnes-tu personne ?

SARD. Soupçonner ! — c'est le fait d'un espion. Oh ! combien de moments précieux nous perdons en vaines paroles et en terreurs plus vaines encore ! — Holà ! qu'on vienne ! — Esclaves, préparez la salle de Nemrod pour le banquet du soir; — s'il faut que mon palais soit changé en prison, du moins nous porterons gaiement nos fers; si l'Euphrate nous est interdit, ainsi que le pavillon d'été qui orne ses rives charmantes, ici du moins on ne nous menace pas encore. — Holà ! quelqu'un ! (*Sardanapale sort.*)

MYRR. (*seule*). Pourquoi faut-il que j'aime cet homme ? les filles de ma patrie n'aiment que des héros. Mais je n'ai point de patrie ! l'esclave a tout perdu, tout, hormis ses chaînes. Je l'aime ! Hélas ! aimer ce que nous n'estimons pas, de toutes les chaînes c'est là la plus pesante. Eh bien ! soit ; l'heure approche où il aura besoin de l'amour de tous, et où il n'en trouvera dans personne. Il y aurait plus de lâcheté à l'abandonner maintenant qu'il n'y eût eu d'héroïsme, dans l'opinion de mon pays, à le poignarder sur son trône à l'apogée de sa puissance; je n'ai été faite ni pour l'un ni pour l'autre de ces actes. Si je pouvais le sauver, ce n'est pas *lui*, mais moi que j'en aimerais davantage; et j'en ai besoin; car je suis déchue dans ma propre estime depuis que j'aime ce voluptueux étranger; et néanmoins, il me semble que ce qui me le fait encore plus aimer, c'est de le voir en butte à la haine des Barbares, ces ennemis naturels de tout ce qui a du sang grec dans les veines. Si je pouvais seulement éveiller dans son cœur une seule pensée semblable à celle qui animait les Phrygiens eux-mêmes alors qu'ils combattaient entre la mer et les remparts d'Ilion, il foulerait à ses pieds la multitude des barbares, et triompherait. Il m'aime, et je l'aime; l'esclave aime son maître, et voudrait l'affranchir du joug de ses propres vices. Sinon, il me reste un moyen de liberté ; et si je ne puis lui apprendre à régner, je puis du moins lui apprendre la seule manière dont un roi doit quitter son trône. Il ne faut pas que je le perde de vue. (*Elle sort.*)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE Ire.

Le portique du même appartement dans le palais.

BÉLÉSÈS, seul.

Le soleil s'approche de l'horizon; on dirait qu'il s'affaisse avec plus de lenteur en laissant, pour la dernière fois, tomber son regard sur l'empire d'Assyrie. Sa rouge clarté brille au milieu de ces nuages sombres, comme le sang dont elle est l'avant-coureur. Soleil qui vas disparaître, étoiles qui vous levez dans les cieux, si ce n'est pas en vain que je vous ai étudiés et que j'ai lu dans chacun de vos rayons les édits de vos orbes, qui font frémir le Temps lui-même des destinées qu'il apporte aux nations, la dernière heure de l'Assyrie est venue. Et, néanmoins, que cette heure est calme ! Une chute si grande devrait être annoncée par un tremblement de terre; — c'est un soleil d'été qui la révèle. Pour le Chaldéen, dont le regard sait lire dans les astres, ce disque porte écrit sur sa page éternelle la fin de ce qui semblait éternel. Mais, ô soleil infaillible ! brûlant oracle de tout ce qui vit, source de toute vie, et symbole de celui qui la donne, pourquoi ne nous annonces-tu que les calamités ? Pourquoi ne nous révèles-tu pas des jours plus dignes de ton lever glorieux du sein de l'Océan ? Pourquoi ne pas darder dans l'avenir un rayon d'espérance, tout aussi bien que de colère ? Entends-moi ! oh ! entends-moi ! je suis ton adorateur, ton prêtre, ton serviteur; — je t'ai contemplé à ton lever et à ton coucher, et j'ai courbé mon front devant

ton midi, alors que mes yeux n'osaient s'élever vers toi. J'ai épié ton réveil, je t'ai prié, je t'ai offert des sacrifices, je t'ai consulté, je t'ai craint, je t'ai interrogé, et tu m'as répondu; — mais tes réponses sont toujours restées enfermées dans un cercle fatal.—Tandis que je parle, il s'affaisse. — Il est parti, — laissant un reflet de sa beauté, mais non de sa science, à l'Occident charmé qui se délecte au milieu des teintes de sa mourante gloire. Cependant qu'est-ce que la mort quand elle est glorieuse? c'est un coucher de soleil; et les mortels doivent s'estimer heureux de ressembler aux dieux, ne fût-ce que dans leur déclin.

(ARBACE entre par une porte intérieure.)

ARB. Bélésès, pourquoi te vois-je ainsi absorbé dans ta dévotion? Es-tu occupé à contempler la disparition de ton dieu dans les espaces d'un jour inconnu? Nous avons affaire à la nuit, — elle est venue.

BÉL. Mais elle n'est pas partie.

ARB. Qu'elle s'écoule, — nous sommes prêts

BÉL. Oui! que n'est-elle à sa fin!

ARB. Est-ce que le doute se serait emparé du prophète alors qu'à ses yeux les astres font briller la victoire?

BÉL. Je ne doute pas de la victoire, mais du vainqueur.

ARB. Eh bien! que ta science règle cela; en attendant, j'ai préparé assez de lances étincelantes pour éclipser l'éclat de nos alliées, les planètes. Rien ne s'oppose plus à nos projets. Le roi-femme, l'être moins qu'une femme est à présent sur les flots avec ses compagnes; l'ordre est donné pour que la fête ait lieu dans le pavillon. La première coupe qu'il boira sera la dernière vidée par la race de Nemrod.

BÉL. C'était une race vaillante.

ARB. C'est maintenant une race affaiblie. — Elle est usée; — nous la régénérerons.

BÉL. En es-tu sûr?

ARB. Son fondateur fut un chasseur; — je suis un soldat; — qu'y a-t-il à craindre?

BÉL. Le soldat.

ARB. Et le prêtre peut-être; mais si tu pensais ainsi, si

c'est encore ta pensée, pourquoi ne pas garder ton roi des concubines? pourquoi exciter mon courage? pourquoi me pousser à cette entreprise, qui n'est pas moins la tienne que la mienne?

BÉL. Regarde le ciel.

ARB. Je le regarde.

BÉL. Que vois-tu?

ARB. Un beau crépuscule d'été et une multitude d'étoiles.

BÉL. Et parmi elles, remarques-tu la plus matinale, la plus brillante, dont la lumière vacille et va bientôt disparaître dans le bleu firmament?

ARB. Eh bien?

BÉL. C'est ton étoile natale, — c'est la planète qui présida à ta naissance.

ARB. (*la main sur son épée*). Mon étoile est dans ce fourreau; quand elle brillera, elle éclipsera les comètes. Pensons à ce qu'il faut faire pour justifier tes planètes et leurs présages. Quand nous aurons vaincu, elles auront des temples, — oui, et des prêtres aussi; et toi tu seras le pontife de — de tels dieux qu'il te plaira; car j'ai remarqué qu'ils sont toujours justes, et qu'à leurs yeux le plus brave est le plus dévot.

BÉL. Oui; et les braves sont aussi pour eux les plus religieux. — Tu ne m'as pas vu tourner le dos sur le champ de bataille.

ARB. Non; je te reconnais pour capitaine aussi vaillant que tu es habile dans le culte de la Chaldée; maintenant te plairait-il d'abdiquer un moment le prêtre, et de me faire voir le guerrier?

BÉL. Pourquoi pas l'un et l'autre?

ARB. Cela n'en vaudra que mieux; et cependant je suis presque honteux de voir que nous aurons si peu à faire. Cette guerre de femme dégrade jusqu'au vainqueur. Renverser de son trône un despote hardi, sanguinaire; lutter contre lui le fer à la main, vainqueur ou vaincu, c'eût été digne d'un héros; mais lever mon épée contre ce ver à soie, entendre peut-être sa voix mourante et plaintive...

BÉL. N'en crois rien; il y a en lui quelque chose qui peut

encore te donner de l'occupation, et, fût-il même ce que tu le crois, ses gardes sont braves et commandés par l'impassible et austère Salémène.

ARB. Ils ne résisteront pas.

BÉL. Pourquoi non ? ils sont soldats.

ARB. C'est vrai ; c'est pourquoi il leur faut un soldat qui les commande.

BÉL. C'est ce qu'est Salémène.

ARB. Mais il n'est pas leur roi. D'ailleurs il hait l'être efféminé qui nous gouverne, à cause de la reine sa sœur. N'as-tu pas remarqué qu'il s'éloigne de toutes les fêtes ?

BÉL. Mais il ne s'éloigne pas du conseil ; — il y est toujours assidu.

ARB. Et toujours contrarié ; que faut-il de plus pour faire de lui un rebelle ? un insensé sur le trône, son sang déshonoré, et lui-même rebuté ! comment donc ? c'est pour le venger que nous travaillons.

BÉL. Plût à Dieu qu'on pût l'amener à penser ainsi ! j'en doute.

ARB. Si nous le sondions ?

BÉL. Oui, si l'occasion s'en présente.

Entre BALEA.

BAL. Satrapes, le roi ordonne que vous soyez présents à la fête cette nuit.

BÉL. Entendre, c'est obéir. Dans le pavillon, sans doute ?

BAL. Non ; ici, dans le palais.

ARB. Comment, dans le palais ? ce n'était pas là l'ordre.

BAL. C'est l'ordre maintenant.

ARB. Et pourquoi ?

BAL. Je l'ignore. Puis-je me retirer ?

ARB. Demeure.

BÉL. (*à part, à Arbace*). Laisse-le partir. (*A Baléa*). Oui, Baléa, remercie le monarque de notre part, baise le bord de son manteau impérial, et dis-lui que ses esclaves ramasseront les miettes qu'il daignera laisser tomber de sa royale table à l'heure de... — C'est à minuit, je pense ?

BAL. A minuit, dans la salle de Nemrod. Seigneurs, je

m'humilie devant vous, et prends congé. (*Baléa sort*).

ARB. Ce changement subit de lieu n'annonce rien de bon ; il y a là-dessous quelque mystère : pourquoi changer ainsi ?

BÉL. Et ne change-t-il pas mille fois par jour ? L'Indolence est ce qu'il y a au monde de plus capricieux ; ses projets se modifient plus souvent qu'un général ne fait de marches et de contre-marches quand il veut amener son adversaire à faire quelques fautes. — A quoi réfléchis-tu ?

ARB. Il aimait ce joli pavillon ; c'était, pendant l'été, son séjour favori.

BÉL. Il a aimé aussi la reine, — et puis, après elle, trois mille courtisanes. — Il n'est rien que, tour à tour, il n'ait aimé, hormis la sagesse et la gloire.

ARB. Quoi qu'il en soit, — il y a là quelque chose qui ne me plaît pas ; puisqu'il a changé, — nous devons en faire autant : l'attaque était facile dans ce pavillon solitaire, où il n'eût été entouré que de gardes appesantis par le vin, et de courtisans ivres ; mais dans la salle de Nemrod...

BÉL. Comment donc ! il me semblait que l'orgueilleux guerrier craignait de trouver, pour arriver au trône, une voie trop facile. — Serais-tu donc fâché de voir qu'il y a un pas ou deux plus glissants que tu ne t'y attendais.

ARB. Quand le moment viendra, tu verras si j'ai peur. Tu m'as vu jouer gaiement ma vie ; mais aujourd'hui il y va beaucoup plus que de ma vie ; il y a un royaume pour enjeu.

BÉL. Je t'ai prédit que tu le gagnerais ; — poursuis donc et sois vainqueur.

ARB. Si j'étais devin, je m'en serais prédit autant ; mais obéissons aux étoiles. Je ne veux me brouiller ni avec elles, ni avec leur interprète. Qui vient ici ?

Entre SALÉMÈNE.

SAL. Satrapes !

BÉL. Mon prince.

SAL. Je suis charmé de vous rencontrer ; — je vous cherchais tous deux, mais ailleurs qu'au palais.

ARB. Pourquoi cela ?

SAL. Ce n'est pas l'heure.

ARB. L'heure! — quelle heure?

SAL. De minuit.

BÉL. Minuit, seigneur?

SAL. Quoi donc? n'êtes-vous pas invités?

BÉL. Oh! oui, — nous l'avions oublié.

SAL. Est-il habituel d'oublier l'invitation d'un souverain?

ARB. C'est que nous ne l'avons reçue qu'à l'instant même.

SAL. Que faites-vous ici?

ARB. Notre service nous y appelle.

SAL. Quel service?

BÉL. Le service de l'État. Nous avons le privilége d'approcher le monarque, mais nous l'avons trouvé absent.

SAL. Et moi aussi, j'ai un devoir à remplir.

ARB. Pourrions-nous connaître sa nature?

SAL. C'est d'arrêter deux traîtres. — Gardes! à moi!

(Des gardes entrent.)

SAL. (*continuant*). Satrapes, vos épées!

BÉL. (*rendant son épée*). Seigneur, voici nos cimeterres.

ARB. (*tirant la sienne du fourreau*). Viens prendre la mienne.

SAL. (*s'avançant*). Je vais la prendre.

ARB. Tu en recevras la lame dans le cœur, — la poignée ne quittera pas ma main.

SAL. (*tirant son épée*). Ah! ah! tu veux donc résister? c'est bien : — cela épargnera un jugement et un funeste pardon. — Soldats, frappez ce rebelle!

ARB. Soldats! oui : — seul tu ne l'oserais pas.

SAL. Seul! esclave insensé! qu'y a-t-il en toi qui puisse faire reculer un prince? Nous redoutons ta trahison, non ta force : ta dent n'est rien sans son venin; c'est la dent du serpent, non du lion. Qu'on l'immole!

BÉL. (*s'interposant*). Arbace! où est votre raison? n'ai-je pas rendu mon épée, *moi?* fiez-vous, comme moi, à la justice de notre souverain.

ARB. Non, j'aime mieux me fier aux étoiles, dont tu nous parles tant, et à ce faible bras; je veux mourir maître de mon

souffle et de mon corps, — et je ne veux pas que personne les enchaîne.

SAL. (*aux gardes*). Vous l'entendez, vous m'entendez aussi; ne le prenez pas, — tuez-le.

(Les gardes attaquent Arbace qui se défend avec tant de bravoure et d'adresse qu'il les fait reculer.)

SAL. Eh quoi! faut-il donc que je fasse l'office de bourreau? Lâches! vous allez voir comment on punit un traître.

(*Salémène attaque Arbace.*)

SARDANAPALE entre avec sa suite.

SARD. Arrêtez! sous peine de la vie, vous dis-je! Eh quoi! êtes-vous sourds ou ivres? Mon épée!... Fou que je suis, je ne porte point d'épée. (*A un garde.*) Voyons, toi, donne-moi ton arme.

(Sardanapale prend l'épée d'un soldat, se jette entre les combattants et les sépare.)

SARD. Jusque dans mon palais! Je ne sais qui me retient que je ne vous perce de mon glaive, audacieux querelleurs!

BÉL. Sire, j'implore votre justice.

SAL. Ou plutôt — votre faiblesse.

SARD. (*levant son épée*). Comment?

SAL. Frappe! pourvu que tu frappes aussi le traître, — que tu n'épargnes un moment, sans doute, que pour le livrer aux tortures; — j'y consens.

SARD. Qui? lui! qui ose attaquer Arbace?

SAL. Moi!

SARD. Prince, vous vous oubliez. En vertu de quel titre?

SAL. (*montrant le sceau*). Du tien!

ARB. (*confus*). Le sceau du roi!

SAL. Oui! et que le roi le confirme.

SARD. Je ne te l'ai pas remis pour un semblable usage.

SAL. Je l'ai reçu de vous pour garantir votre sûreté, — j'en ai fait l'usage que j'ai cru le meilleur. Prononcez vous-même. Ici je ne suis que votre esclave, il y a un moment j'étais votre représentant.

SARD. Eh bien! remettez vos glaives dans le fourreau.

(Arbace et Salémène obéissent.)

SAL. Je remets le mien dans le fourreau, et je vous supplie de garder le vôtre; c'est le seul sceptre qui vous reste d'une manière assurée.

SARD. Il est bien pesant, la poignée me blesse la main. (*A un garde*). Soldat, reprends ton arme. — Eh bien! seigneurs, que signifie tout cela?

BÉL. C'est au prince à répondre.

SAL. De mon côté est la fidélité, du leur, la trahison!

SARD. Trahison! — Arbace! trahison et Bélésès! voilà des noms que je n'aurais jamais cru voir réunis.

BÉL. Où est la preuve?

SAL. Je répondrai quand le roi aura demandé l'épée de ton collègue en trahison.

ARB. (*à Salémène*). Cette épée a été tirée aussi souvent que la tienne contre ses ennemis.

SAL. Elle vient de l'être contre son frère, elle le sera dans une heure contre lui-même.

SARD. Cela n'est pas possible : il n'oserait; — non — non, je ne veux point entendre de pareilles choses. Ces vaines accusations sont propagées dans les cours par de basses intrigues et par de vils mercenaires qui vivent de la calomnie déversée sur les gens de bien. Il faut qu'on vous ait trompé, mon frère.

SAL. Qu'il commence par rendre son épée, que par cet acte de soumission il se proclame votre sujet, et je répondrai à tout.

SARD. Si je le croyais! — mais non, cela ne se peut : le Mède Arbace, — ce guerrier loyal, franc, sincère, — le meilleur capitaine de tous ceux qui disciplinent mes peuples, — non, je ne lui ferai point l'insulte de l'obliger à rendre un cimeterre qu'il ne rendit jamais à nos ennemis. — Satrape, gardez votre arme.

SAL. Monarque, reprenez votre sceau.

SARD. Non, garde-le! mais tâche d'en user avec plus de modération.

SAL. Sire, j'en ai usé dans l'intérêt de votre honneur, et je vous le rends parce que je ne puis en faire l'usage que mon honneur me prescrit. Confiez-le à Arbace.

SARD. Je le devrais : il ne me l'a jamais demandé.

SAL. N'en doute pas, il l'obtiendra sans ce vain semblant de respect.

BÉL. Je ne sais qui a pu prévenir si fort le prince contre deux sujets dont personne n'a égalé le zèle pour le bien de l'Assyrie.

SAL. Tais-toi, prêtre factieux, guerrier perfide; tu réunis dans ta personne les vices les plus hideux des deux professions les plus dangereuses. Garde tes paroles emmiellées et tes homélies menteuses pour ceux qui ne te connaissent pas. Le crime de ton complice est au moins un crime hardi, qui n'est point déguisé par les ruses que t'enseigna la Chaldée.

BÉL. L'entendez-vous, ô mon souverain, fils de Bélus? il blasphème le culte d'un empire devant lequel vos pères fléchissaient le genou.

SARD. Ah! pour cela, je vous prie de l'absoudre; je me dispense du culte des morts, sentant que je suis mortel, et convaincu que la race dont je suis issu est — ce que je la vois, — de la cendre.

BÉL. Roi, n'en croyez rien; vos ancêtres sont avec les astres, et...

SARD. Tu iras les rejoindre là-haut avant qu'ils se lèvent, si tu continues à prêcher sur ce ton; — comment donc! mais c'est un crime d'état au premier chef.

SAL. Seigneur...

SARD. Me faire ici la leçon sur le culte des idoles d'Assyrie! Qu'il soit libre; — donnez-lui son épée.

SAL. Mon seigneur, mon roi, mon frère, réfléchissez, je vous prie.

SARD. Oui, oui, n'est-ce pas? pour être sermonné, étourdi, assourdi de l'histoire des morts, et de Baal, et de tous les mystères astrologiques de la Chaldée!

BÉL. Monarque, respectez-les.

SARD. Oh! pour cela je les aime. J'aime à les contempler dans la voûte azurée, et à les comparer aux yeux de ma Myrrha; j'aime à voir leurs rayons se refléter dans l'onde argentée et tremblante de l'Euphrate, quand la brise légère

de la nuit ride la surface liquide et soupire dans les roseaux qui ornent ses bords ; mais que ce soient des dieux, comme quelques-uns le disent, ou le séjour des dieux, comme d'autres le prétendent, ou simplement des flambeaux de la nuit; que ce soient des mondes ou des luminaires distincts des mondes, je l'ignore et me soucie peu de le savoir. Il y a dans mon incertitude je ne sais quoi de doux, que je n'échangerais pas contre votre science chaldéenne. D'ailleurs, je sais que tout ce que l'argile humaine peut connaître de ce qui est au-dessus ou au-dessous d'elle — se réduit à rien. Je vois l'éclat des astres, et je sens leur beauté; — quand ils brilleront sur mon tombeau, ils ne feront plus sur moi aucune impression.

BÉL. Dites plutôt, sire, que vous les connaîtrez mieux.

SARD. J'attendrai, s'il vous plaît, pontife; je ne suis pas pressé de posséder cette science. Cependant, recevez votre épée, et sachez que je préfère votre service militaire à votre ministère de prêtre, — quoique je ne me soucie ni de l'un ni de l'autre.

SAL. (*à part*). Ses débauches l'ont privé de sa raison; il faut que je le sauve malgré lui.

SARD. Veuillez m'écouter, satrapes, et toi surtout, mon prêtre, parce que je me méfie de toi plus que de ce guerrier; et je m'en méfierais plus encore si tu n'étais à demi soldat : séparons-nous en paix; — je ne parle pas de pardon, — on ne l'accorde qu'aux coupables ; je n'affirmerai pas que vous l'êtes, et cependant vous savez que votre vie dépend d'un souffle de ma bouche, et que la moindre appréhension de ma part vous serait fatale. Mais ne craignez rien, — car je suis clément, et point du tout dominé par la crainte; — vivez donc. Si j'étais ce que vous me croyez, de vos têtes suspendues aux portes de ce palais, les dernières gouttes de votre sang couleraient dans la poussière, seule portion de ce royaume convoité par elles sur laquelle elles régneraient. — Mais n'en parlons plus. Comme je l'ai dit, je ne vous crois pas coupables, et je ne vous estime pas non plus innocents. Des hommes qui valent mieux que vous et moi sont

prêts à vous accuser, et si j'abandonnais votre destinée à des juges plus sévères et à des preuves de tout genre, je pourrais sacrifier deux hommes qui, quels qu'ils puissent être maintenant, ont été autrefois fidèles. Vous êtes libres, seigneurs.

ARB. Sire, cette clémence...

BÉL. (*l'interrompant*). Est digne de vous; et, bien qu'innocents, nous vous rendons grâces.

SARD. Prêtre ! gardez vos actions de grâces pour Bélus; son descendant n'en a pas besoin.

BÉL. Mais étant innocents...

SARD. Vous devez vous taire; — le crime a la voix haute. Si vous êtes fidèles, on vous a fait outrage, et vous devez éprouver de la douleur, non de la reconnaissance.

BÉL. Sans doute, si la justice était toujours rendue sur la terre par un pouvoir tout-puissant; mais l'innocence est souvent obligée de recevoir la justice comme une faveur.

SARD. Cela serait bon dans un sermon; mais ici c'est déplacé. Je vous prie de garder ces belles choses pour plaider devant le peuple la cause de votre souverain.

BÉL. Je pense qu'il n'y a pas pour cela de motifs.

SARD. Point de motifs, peut-être; mais beaucoup de gens qui cherchent à en faire naître : — si vous rencontrez de ces gens-là dans l'exercice de vos fonctions sur la terre, ou si vous en lisez l'existence au ciel dans le scintillement mystérieux des étoiles qui vous servent de chroniques, n'oubliez pas qu'entre le ciel et la terre il y a quelque chose de pire que celui qui gouverne un grand nombre de sujets et n'en immole aucun ; qui, sans se haïr lui-même, néanmoins aime assez ses semblables pour épargner ceux qui ne l'épargneraient pas s'ils devenaient un jour les maîtres ; — mais c'est ce qui est encore douteux. Satrapes, vous êtes libres de faire ce qu'il vous plaira de vos personnes et de vos épées; mais, à dater de ce moment, je n'ai besoin ni des unes ni des autres. Salémène, suivez-moi.

(Sardanapale sort avec Salémène et sa suite, laissant Arbacé et Bélésès.)